

I

L'INFLUENCE DE L'ÉCOLE DE DESSIN DE LYON

A LA FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE ET AU COMMENCEMENT DU DIX-NEUVIÈME.

Après avoir étudié les circonstances qui présidèrent à la création d'un enseignement public du dessin à Lyon, et son système d'organisation¹, ne convient-il pas de rechercher aussi quels en furent les résultats appréciables ?

Cette étude, comme on va le voir, présente un intérêt d'autant plus grand que les circonstances politiques ayant, plus tard, motivé un certain point d'arrêt dans l'art et dans l'industrie, il est très-facile de comparer des manières et des tendances issues d'origines ou d'enseignements différents.

Si l'on remarque, parmi les artistes de l'école de Lyon à la fin du dix-huitième siècle, une facilité très-grande à pratiquer les divers genres des arts du dessin, et un esprit classique dans leurs compositions, c'est que la plupart ne se bornèrent pas à suivre l'enseignement d'un seul professeur. On les trouve tour à tour élèves de Nonnotte et de Perrache, de Jayet et de Grognard, de Cogell ou de Gonichon.

Peintres, ornemanistes, sculpteurs et fleuristes exercèrent ainsi leur influence salutaire sur ces jeunes artistes, qui apprirent alors à élargir le cercle de leurs produits par la variété de leurs connaissances.

Nous avons là un point essentiel de notre enseignement public à ne jamais perdre de vue : il faut empêcher, dans une certaine mesure, nos élèves de se cantonner trop jeunes dans un seul genre. Ont-ils déjà sondé assez sérieusement leur pensée, pour pouvoir

¹ Voir nos études précédentes dans les comptes rendus des première, deuxième et troisième sessions.

choisir leur véritable route, avant de connaître assez les difficultés qu'ils vont rencontrer dans celle qu'ils prétendent suivre?

Nous voyons toutes sortes d'inconvénients à laisser ainsi cette jeunesse se complaire trop tôt dans un genre qui flatte ses allures indépendantes. C'est lorsqu'elle aura été nourrie de fortes études, qu'elle aura vu de près en quoi consistent les divers procédés des arts du dessin, qu'elle pourra mieux, selon nous, choisir celui où un véritable tempérament l'entraîne.

Au lieu de cela, nous avons vu et nous voyons encore des architectes qui étaient bien mieux des peintres décorateurs, et qui, toute leur vie, se sont complu dans des compositions irréalisables avec de la pierre et du bois, et, d'un autre côté, des peintres sans imagination, sans goût pour l'arrangement, qui se traînaient dans la copie servile du modèle ou de la nature morte!

Ils étaient dévoyés parce que, trop tôt sans doute, ils avaient choisi leur but sans tenir compte de leur véritable tempérament et surtout sans étude assez complète pour le genre qu'ils prétendaient faire.

En effet, nous constatons qu'avec du travail on peut, dans les arts du dessin, comme dans bien des choses, arriver à des résultats sérieux sans posséder absolument des dispositions complètes.

Il est donc indispensable qu'un enseignement public présente une organisation qui force les élèves, surtout au début de leurs études, à apprendre le dessin de toutes sortes d'objets en dehors de la figure humaine, plantes, fleurs, ornements, détails d'architecture, animaux, paysages, etc...

Revenons à nos élèves de l'école de Lyon et prenons Revoil pour exemple ¹.

Son père, qui avait jugé à propos d'aller s'établir à Messine, l'avait confié aux soins d'un oncle maternel qui le plaça à l'école de Lyon, où il suivit les cours de Grognard pour la figure et de Gonichon pour la fleur et l'ornement. Au sortir de cet établissement, n'étant pas assez fortuné, il accepta la place de dessinateur dans une fabrique de papiers peints, en attendant mieux. On sait qu'il entra plus tard dans l'atelier de David, où il rencontra Granet, de Forbin et F. Richard. Pourquoi fut-il nommé plus tard professeur à l'école

¹ *Pierre Revoil*, né à Lyon le 12 juin 1776, est mort à Paris le 19 mars 1842.

de Lyon ? C'est parce que son illustre maître, David, le recommanda chaudement à Pernon, membre de la Commission des Arts de Lyon, qui administrait cette école : « Je voudrais par votre
« organe, lui écrit-il, déterminer la ville de Lyon à ne choisir
« d'autre maître que celui à qui elle a donné naissance, à Revoil,
« mon élève. C'est le jeune homme le plus estimable que je con-
« naisse ; il possède toutes les qualités nécessaires pour bien rem-
« plir cette place ; talents, mœurs, esprit, probité, tout se trouve
« réuni en lui ; il possède de plus l'intelligence absolue de con-
« naître mieux qu'aucun autre le genre particulier qui convient à
« une ville comme Lyon ; il s'entend en ouvrages de manufactures
« qui ont rendu cette ville célèbre dans l'Europe ¹. »

Voici donc David, qui, pour désigner un professeur de peinture à l'école de Lyon qu'on réorganise, s'appuie non-seulement sur les qualités de peintre de son élève, mais même sur celles d'un artiste qui savait aussi faire des compositions d'art décoratif. Quelle leçon ! Et d'autant plus que David touchait juste, car il dota ainsi l'école d'un excellent professeur.

Le goût de Revoil pour tout ce qui se rattachait au genre qui convenait à Lyon était si grand, qu'il fut un de ceux qui eurent l'idée de collectionner ces objets d'art qui sont payés aujourd'hui presque au poids de l'or.

Son beau cabinet n'est malheureusement pas resté à Lyon, lorsqu'il était si facile de l'y conserver. Ce qui nous console dans cette perte, c'est qu'il est encore mieux placé : il est au Louvre.

Revoil, entraîné d'un côté par le goût des recherches historiques, et de l'autre par les leçons de son maître, se montra exigeant jusqu'à négliger la couleur au profit de la pureté des formes. Si ses études ne furent pas complètes faute d'éléments, ou à cause du petit nombre de travaux sérieux sur l'archéologie, il n'en fut pas moins un des sectateurs de la peinture dite de genre qui eut un si grand succès de 1810 à 1825. Mais, si ses tableaux laissent grandement à désirer, il fut excellent professeur ; il créa ce qu'on a nommé l'*École Lyonnaise*, qu'on disait aussi être l'école des *finisseurs*. N'en disons pas trop de mal ; car nous vivons encore un

¹ Lettre autographe. Voir : archives du département du Rhône et collection Coste à la bibliothèque du lycée de Lyon. 2 prairial an XI (22 mai 1803).

peu sur cette célébrité, à présent que Bonnefond, Genod, Trimolet et Jacomin sont morts.

Nous ne pouvons quitter Revoil sans citer Richard ¹, son camarade en tout, dont la vie fut moins agitée, mais qui n'eut pas la même influence dans son professorat. A l'inverse de Revoil, il rechercha de préférence les effets de clair-obscur.

A Revoil et à Richard, on peut à juste titre reprocher de n'avoir pas donné au plus grand nombre de leurs élèves ce goût, qu'ils possédaient eux-mêmes, pour les recherches historiques et pour l'étude de tous les objets qui peuvent entrer dans une composition. Il est vrai que ceux-ci se trouvèrent arrivés à un moment où l'on commençait à plaisanter les luths, les troubadours et les preux chevaliers, ainsi que les tableaux inspirés par les livres. Aussi se livrèrent-ils de préférence au portrait ou à la représentation des scènes d'une vie plus familière.

Berjon ² est le véritable type des artistes de mérite qui ont touché à tous les genres de dessin et auxquels tous les procédés sont familiers. Son œuvre est considérable, et on y rencontre fleurs, fruits, paysages, oiseaux, ornements, natures mortes, portraits à l'huile, à la gouache, au crayon, au pastel ou à l'aquarelle.

Élève de Perrache et de Pignon, il devint dessinateur de fabrique, puis entra comme associé ou intéressé dans une maison de fabricant de soieries. Les événements politiques renversèrent sa position et le laissèrent à son art, où il fournit une longue carrière.

Un caractère bizarre, une roideur qui ne se pliait à rien, le paralysèrent constamment dans sa vie d'artiste; il ne put même rester professeur à l'école où il avait été nommé en 1811.

Mais ces défauts de caractère ne l'ont pas empêché d'être un excellent professeur et d'avoir une influence considérable sur l'école et sur le goût de l'industrie de Lyon. « Combien n'en a-t-il

¹ *Fleury Richard*, né à Lyon le 25 février 1777, est mort à Ecully le 24 mars 1852, laissant à la bibliothèque du Palais des Arts sa collection d'estampes. Richard s'est exprimé comme il suit dans son testament : « Puisque la bibliothèque du Palais des Arts est destinée à l'instruction des élèves de l'école de peinture placée dans ce palais, ayant reçu moi-même les éléments de ces arts dans l'école qui, la première établie à Lyon, a servi de base fondamentale à celle qui depuis lors a pris un si brillant essor... »

² *Antoine Berjon*, né à Lyon le 17 mai 1754, y est mort le 25 novembre 1843.

« pas produit, a dit un de ses biographes¹, de ces dessinateurs de
« fabrique comme on les appelle, aussi ingénieux que variés dans
« leurs compositions et chez lesquels l'imagination n'enlève rien
« au goût, qui seraient la gloire de l'industrie lyonnaise, comme
« ils en sont la fortune, si par malheur il n'était pas dans la des-
« tinée de leurs éphémères productions de laisser leurs noms
« obscurs et de ne leur assurer jamais, en dehors de l'étroite
« enceinte de leur cabinet, une réputation qu'ils mériteraient si
« bien ! »

Nous aurions dû signaler avant Berjon, Déchazelles, un peu plus âgé que lui², qui eut aussi sa part d'action sur l'industrie lyonnaise. Élève de Nonnotte et de Douait, il appliqua ses connaissances en figure et en fleurs à la fabrique de soieries, ce qui lui permit d'être à la fois artiste, commerçant et homme du monde. Son nom, comme celui de Berjon, n'a pas dépassé le seuil de sa ville natale. Il n'en a pas été de même pour Boissieu³, qui est une des illustrations lyonnaises incontestables. Cet artiste appartient à notre école de Lyon par un de ses fondateurs, le peintre Frontier. Il se rattache moins au genre décoratif ; mais, d'un autre côté, à quel degré n'a-t-il pas poussé la vérité et le fini dans ses figures, dans ses animaux et dans ses paysages ? Puis quelle pointe admirable ! Quel esprit et quel goût en toutes choses !

On peut citer, après Boissieu, comme ayant vaillamment porté le drapeau de notre école et de l'enseignement, le paysagiste Grobon⁴. Il se rattache à Grognard pour la figure et à Gonichou pour la fleur et l'ornement. Encouragé par Déchazelles et par Boissieu, n'étant pas poussé par le besoin de se faire un avenir dans la fabrique, il se laissa entraîner par son goût dans le paysage, où il s'est distingué par un sentiment exquis de la couleur vraie et de l'harmonie, en même temps que de l'exactitude. Non moins habile dans la figure, il a été professeur à son tour à l'école, de 1818 à 1821, remplaçant dans la classe de principes son digne maître Alexis Grognard.

¹ Joannès Gaubin, *Revue du Lyonnais*, nouvelle série, t. XII, page 167.

² Pierre-Toussaint Déchazelles, né à Lyon en 1751, est mort le 15 décembre 1835.

³ Jean-Jacques de Boissieu, né à Lyon le 30 novembre 1736, y est mort le 1^{er} mars 1810.

⁴ Michel Grobon, né à Lyon en 1770, y est mort le 2 septembre 1853.

Nous permettra-t-on d'ajouter à ces noms lyonnais celui de notre grand-père Charvet¹, élève de l'école et de Nonnotte? Il est inconnu à Lyon, où il ne passa que pour faire ses études; mais le Vivarais a conservé un souvenir de l'habile dessinateur de papiers peints, du créateur d'une école de dessin à Annonay en 1785. Figures décoratives, paysages, portraits, ornements et fleurs; tout se groupe avec habileté et esprit dans ses intéressantes compositions à la gouache, à la plume et à l'encre de Chine dont nous n'avons pu recueillir que des épaves trop peu nombreuses pour notre sollicitude. Il ne fit pas de peinture.

Nous le répétons encore, ce qui nous frappe le plus dans les œuvres de ces artistes éclos dans notre école de Lyon, c'est que, tout en adoptant le genre qui devait assurer leur existence matérielle, ces artistes ont pu se plier à toutes les nécessités artistiques. Combien de compositions satiriques ou philosophiques leur ont été inspirées par les œuvres des écrivains de la fin du dix-huitième siècle et par les événements de la Révolution? Ne les voyons-nous pas aussi, comme David, composer des costumes, des décorations de fêtes populaires, des tableaux emblématiques, avec verve, avec patriotisme et avec goût? Nombre d'entre eux nous ont laissé des pages charmantes.

Ils devaient, sans doute, tous ces avantages à leur esprit classique, à leur ardent patriotisme et aux excellents principes que leur avaient donnés leurs professeurs.

N'y a-t-il pas là une indication, un enseignement à suivre? Il faut que la génération d'artistes que nous formons élargisse le cercle de ses études, et profite mieux des facilités immenses qui lui sont données pour former son esprit et son intelligence, pour enrichir ses idées. Les artistes dont nous avons parlé avaient peu de livres à leur disposition et lisaient beaucoup; un trop grand nombre des nôtres ne lisent pas assez, quoique ayant beaucoup de livres.....

Avant de parcourir les rangs des sculpteurs et des architectes, n'oublions pas de signaler Hennequin², dont le nom est sorti de

¹ *Jean-Gabriel Charvet*, né à Serrières le 18 juin 1750, est mort à Tournon le 16 janvier 1829.

² *Philippe-Auguste Hennequin*, né à Lyon le 30 août 1762, est mort à Leuze près de Tournay le 12 mai 1833.

Lyon, et dont on rencontre des œuvres à Paris, à Versailles, à Rouen et surtout dans les Pays-Bas, où il finit sa carrière.

Ses biographes ont oublié de dire que, s'il fut incarcéré à Lyon en 1794, c'était pour avoir composé et exécuté un grand nombre de décorations pour les fêtes célébrées au moment de la Révolution, car cet artiste était l'homme des sujets émouvants et des grandes compositions.

Nous trouvons la même facilité chez le sculpteur Chinard ¹, dont l'existence, au moment de la Révolution, a quelque ressemblance avec celle d'Hennequin.

Nous ne serions pas loin de croire que ces deux artistes se sont prêté mutuellement leur concours pour l'exécution des machines qui accompagnaient les fêtes de l'époque. Chinard se forma presque entièrement à l'école de Lyon et y remporta même un premier prix. Il a été professeur depuis 1807 jusqu'à sa mort en 1813. La vie de cet artiste, si habile et trop peu connu, s'est passée tout entière dans sa ville natale, et nous pouvons citer parmi ses bons élèves Legendre-Héral ², qui fut à son tour professeur à l'école, mais qui appartient au dix-neuvième siècle.

Trois architectes : Thibière, Cochet et Gay, se rattachent à l'école de la fin du dernier siècle.

Le plus jeune, Gay ³, élève de Grognard, doué d'une grande imagination, n'a exercé que dans une limite très-restreinte. Il prêta son concours à des fêtes publiques au moment de la Révolution et composa de nombreux dessins d'objets d'art et de médailles. Il a été professeur à l'école depuis 1807 jusqu'à 1814, époque où Cochet ⁴ le remplaça ; celui-ci ne fit pas ses études à Lyon.

Thibière ⁵ est l'auteur des façades actuelles de la place Bellecour, monument froid et sans originalité, remarquable seulement par sa bonne construction et des distributions assez amples.

¹ *Joseph Chinard*, né à Lyon le 12 février 1756, y est mort le 20 juin 1813.

² *Jean Legendre-Héral*, né à Montpellier le 3 janvier 1795, est mort à Paris le 13 septembre 1852.

³ *Joseph-Jean-Pascal Gay*, né à Lyon le 14 avril 1775, y est mort le 16 mai 1832.

⁴ *Claude-Ennemond-Balthazar Cochet*, né à Lyon le 6 janvier 1760, est mort le 14 mars 1835.

⁵ *Jean-Marie-Gabriel Thibière*, né à Lyon le 14 mars 1758, y est mort le 23 mars 1822.

Nous n'insisterons pas sur d'autres noms d'artistes qui ont marqué également dans leur carrière qu'ils avaient puisé d'excellents principes à l'École de Lyon : le statuaire Julien, le peintre Bidault, les dessinateurs de fabrique Dubois, Bony et Grand, l'architecte Pérenciol.

Nous rappellerons de nouveau que nos ancêtres avaient fondé cet établissement pour former des dessinateurs industriels, et que, comme l'a si bien dit Richard, « l'élégance et la richesse des productions, qui ont fait la prospérité de la ville dans le siècle dernier, ont suffisamment prouvé qu'il avait atteint son but¹ ».

On voit même mieux encore, puisque, tout en répondant aux vœux les plus chers de leurs fondateurs, il s'est dégagé, dans ces rangs serrés, quelques artistes qui ont occupé dans les Beaux-Arts une place sinon importante, du moins remarquable.

Il se dégage également de la courte revue que nous venons de faire, cette vérité historique, que nous avons déjà indiquée dans une précédente lecture : l'École des Beaux-Arts de Lyon n'a pas été fondée au commencement de ce siècle, c'est à l'année 1756 qu'il faut remonter, et, ce qui est le plus remarquable, la chaîne ne fut point rompue par les événements politiques, comme on a eu peut-être intérêt à le laisser croire.

Sans doute, les principes de l'enseignement de notre siècle ont laissé considérablement à désirer, et nous en supportons encore les conséquences... Toutefois, c'est moins aux hommes qu'à l'esprit de l'époque, à la mode, si on veut, qu'il convient de s'en prendre.

Autant l'esprit classique de la fin du dix-huitième siècle porta les artistes de ce temps à l'étude de toutes choses, autant un esprit de romantisme réagit d'une manière fâcheuse sur une génération d'artistes qui disparaît tous les jours.

C'est pendant cette période que s'étalèrent ces allures débraillées et ce mépris de tout ce qui sentait le commerce. Un artiste de dixième ordre aurait cru déchoir de peindre une assiette ou de modeler une pièce d'ameublement. Les étudiants prenaient des airs de supériorité vis-à-vis des bourgeois et n'en travaillaient que moins, car, il faut le reconnaître, s'ils se voyaient incompris, c'est

¹ *Quelques Réflexions sur l'enseignement de la peinture. Revue du Lyonnais, nouvelle série, t. IV.*

qu'en réalité ils étaient incompréhensibles. Nous commençons à peine de changer tout cela et de faire entendre à cette brillante jeunesse que, dans l'art, même et surtout avec du talent, il faut du travail, beaucoup de travail, de l'ordre et la culture des œuvres de l'esprit. L'art, de même qu'il peut puiser ses inspirations en toutes choses, dans la nature et dans l'idéal, doit aussi s'appliquer à embellir tout ce qui nous entoure.

Nous ne savons si c'est un rêve; mais nous sommes en France quelques-uns qui rêvons pour notre pays cet instant heureux où l'art revêtira, comme aux belles époques de l'antiquité, du moyen âge et de la Renaissance, les objets les plus usuels.

Et cette heure ne sonnera, soyez-en sûrs, que lorsque nous aurons constitué à la base un enseignement général établi sur l'étude des formes et de toutes les formes quelles qu'elles soient.

Les maîtres des époques que nous avons citées, même ces artistes dont nous venons de donner quelques noms, ne se cantonnaient pas étroitement dans un genre. Ils ne proféraient pas, en face d'un ornement, ce mot méprisant : « Cela, c'est de l'industrie! » Ils ne croyaient pas se rabaisser en étudiant cet art décoratif qui résume en lui-même toutes les branches des Beaux-Arts. Ils ne pensaient pas, comme nous l'entendions dire naguère, que faire un enseignement général comprenant tous les genres dans nos grandes écoles, c'était transformer les écoles des Beaux-Arts en écoles professionnelles!

Qu'on ne l'oublie jamais, un enseignement général n'étouffera pas un artiste; au contraire, il se dégagera quand même et contre tous. Ce ne sera pas parce que, armés d'un règlement, vous l'aurez contraint à faire un peu de géométrie pour mieux analyser les corps simples et pour pouvoir construire de la perspective, à apprendre à dessiner des ornements, des fleurs et des animaux, à étudier l'anatomie et l'histoire de l'art, ce ne sera pas, disons-nous, ce qui l'empêchera d'être meilleur peintre ou statuaire de talent.

Nous n'insistons pas; car, heureusement, les préjugés contre ces études sont bien près de tomber dans le mépris qu'ils méritent.

Nous ne pouvons terminer sans une dernière réflexion :

Si jamais on a fourni une preuve de la nécessité des recherches historiques et biographiques en fait d'art, n'est-ce point dans la

courte étude que nous venons de présenter? Que l'on vienne plaisanter encore les sectateurs « de l'École des documents », ceux qui ressassent tout et qui se donnent la peine de chercher, par des rapprochements de dates et de lieux d'études, les artistes qui ont profité des leçons des mêmes maîtres!

Ces dates sont autant d'armes pour nous, dans la reconstitution d'une véritable histoire de l'art, qui, nous l'espérons, coïncidera avec de sages et prudentes réformes dans son enseignement.

L. CHARVET,

Membre non résidant du Comité des Sociétés
des Beaux-Arts des départements, à Lyon.

II

DE L'ENSEIGNEMENT DU DESSIN

De grandes modifications dans l'instruction sont à l'ordre du jour; les meilleurs esprits se préoccupent du développement et de la vulgarisation de toutes les branches de l'enseignement.

Le moment semble donc opportun pour relever une de ces branches trop méconnue malgré son importance incontestable, je veux parler du dessin.

Considéré à tort comme « art d'agrément », le dessin devait être mal compris, étouffé sous une profonde indifférence, presque méprisé; et cependant ses applications aux arts industriels sont évidentes et multiples.

Les peuples chez lesquels les affaires occupent le premier rang, les Américains, les Anglais, en ont parfaitement saisi le côté pratique; ils n'ont pas hésité à faire de grands sacrifices pour propager cet enseignement et s'affranchir ainsi du tribut qu'ils payaient à notre pays.

Partout ces peuples ont fondé de nombreuses écoles; des bâtiments spéciaux ont été construits et largement pourvus des meilleurs modèles. Leur excellente organisation ne laisse rien à désirer;